

Le « Meneu » de loups

Au loup! au loup! Pourquoi ce cri jetait-il toujours, jadis, de l'effroi parmi nos populations rurales?

L'inimitable et spirituel écrivain cynégétique d'Houdetot, qui connaissait aussi bien l'espèce humaine que les animaux de chasse, l'explique comme il suit :

Le cri: au loup! harloup! — est aussi sinistre que le cri: au feu! Touchante preuve de l'égoïsme de l'homme. Le cri: à l'eau, quelqu'un se noie! est loin de produire le même effet; c'est tout simple: ceux qui se promènent dans la rue n'ont rien de compromis dans les flots, tandis que chacun a quelque chose à préserver de l'incendie ou de la dent du loup. »

Bien vrai, cela. Et puis, les légendes du loup Coutant et de la bête du Gévaudan, les fables des loups garous et autres absurdes racontars, faisaient du sinistre pillard de nos campagnes une sorte de croquemitaine, qui, par sa seule apparition, semait au loin la terreur. Terreur, à mon avis, peu justifiée, car sauf le cas d'hydrophobie, jamais, au grand jamais, un loup de nos pays n'osa s'attaquer à un homme. Sa fureur n'était redoutable, en plein jour surtout, que pour le bétail et les oiseaux de basse-cour; au pis-aller, pour quelque malheureux enfant, tout jeune, isolé aux abords d'une forêt, encore ce cas était-il excessivement rare.

Il y a quelque soixante ans, les loups n'étaient pas rares en Bourbonnais, et il n'était pas d'années où je n'entendis parler de chasses de louvarts et de loups. Il m'a même été donné de prendre part à l'une et à l'autre. A deux reprises, j'ai élevé des louveteaux, pris tout jeunes encore au lîteau.

Bien des veneurs bourbonnais ont eu chez eux des loups ou des louves. Ainsi M. E. Devaulx de Chambord en a possédé une, qui vivait dans les meilleurs termes avec les habitants du chenil, sa demeure habituelle, sans avoir jamais maille à partir avec aucun, se gouvernant en un mot partout et toujours en louve nourrie à la bonne école du savoir-vivre.

Quand elle semblait s'ennuyer ou s'irriter de sa

réclusion, ce qui arrivait à peu près tous les mois, le piqueur avait un procédé infailible pour la ramener à son heureux naturel. Il lui ouvrait furtivement la porte du chenil; elle gagnait alors bien vite les bois voisins. Un quart d'heure après, il la prévenait de ce qui allait se passer, en lui sonnant de sa trompe la fanfare du loup, et toute la meute, à son tour lâchée, se précipitait, en hurlant sur ses traces. Après deux ou trois heures de poursuite rapide, et en apparence acharnée, la louve, toute luisante de la rosée du matin, s'en revenait au « lancer », c'est-à-dire au chenil, et lorsque les chiens arrivaient un peu plus tard, pour se reposer aussi après cette bonne petite promenade de santé, elle les accueillait avec des gambades qui avaient l'air de sauts de joie, et avec des grimaces qui ressemblaient à des sourires de gratitude. Parfois, elle allait se réfugier dans une grange ou une maison. Il lui arriva même d'aller se cacher sous un lit, dans une habitation, où on célébrait une noce!

Un jour d'été, M. Devaulx de Chambord vit arriver chez lui deux Anglais qui, ayant entendu parler de cette fameuse louve, venaient demander à la voir chasser par la meute.

Embarras du propriétaire, car les céréales étaient encore sur pied. Enfin, il céda et la chasse eut lieu. Les Anglais, enthousiasmés, au retour, lui offrirent vingt-cinq mille francs de la louve et des vingt-cinq chiens.

— Je vous fais cadeau de la louve, leur répondit M. Devaulx de Chambord, mais mes chiens ne sont à vendre pour aucun prix.

Un autre veneur bourbonnais, M. Théodore Riant, ayant acheté en Poitou un lot de jeunes chiens, le vendeur lui fit cadeau d'une jeune louve prise au lîteau et élevée chez lui avec ses chiots. Cette bête était d'une rare intelligence et parfaitement apprivoisée, en un mot la meilleure et la plus aimable bête du monde.

Elle vivait au chenil, au milieu des chiens de M. Riant, et elle chassait aussi avec eux, les sangliers et même

les loups. Elle se conduisait à tous égards, sauf la voix, comme ses compagnons de chenil; le plus souvent elle menait la tête de la meute. Dans les défauts, elle flairait tour à tour le sol ou la branche, et quand elle retrouvait la piste, l'intelligente bête révélait sa découverte, soit par des petits grognements joyeux, soit par des mouvements accélérés de sa belle queue touffue.

Lorsqu'il s'agissait de traverser une route, elle s'assurait avant de passer qu'il n'y avait personne en vue; faute de quoi elle faisait un grand détour pour reprendre la voie plus loin. Au chenil, il avait fallu surélever par un grillage les murs de clôture, car elle faisait des bonds prodigieux.

Elle devint épileptique et il fallut la tuer.

Les loups n'étaient donc pas rares jadis en Bourbonnais, ai-je dit, aussi m'est-il bien souvent arrivé, dans ma jeunesse, d'être appelé pour recevoir la visite d'un représentant d'un métier aujourd'hui pour ainsi dire disparu. Je veux parler du « meneu de loups ».

Son arrivée mettait toujours en émoi le personnel de la maison: domestiques, journaliers. Et cependant le spectacle n'avait rien de bien sensationnel: un miséreux en haillons conduisait en laisse et muselé un malheureux loup étique.

Certains de ces individus avaient acquis dans le pays des réputations absolument extraordinaires, touchant de bien près celle des sorciers.

L'un d'eux y a eu une vraie célébrité. C'était un grand vieillard, qui sa vie durant n'exerça aucun métier d'une manière suivie: joueur de musette, bûcheron ou dépisteur, il se mêlait de médecine, soignait avec des plantes bienfaisantes, remettait les membres cassés ou démis et guérissait les fièvres. Il passait pour s'entendre aux pratiques de la sorcellerie. Bon homme, il était toujours prêt à rendre service et faisait le bien par simple bonté de nature et sans qu'il en retirât aucun profit. Il s'en allait, sans bâton de genévrier ou de houx à la main, cheminant lentement

dans nos campagnes. Les enfants le rencontraient avec joie, car il avait toujours dans ses poches de grossiers joujoux qu'il fabriquait avec son couteau. Il était sans cesse d'humeur enjouée, bien qu'il ne sût pas la veille où il coucherait le lendemain. Quand il s'asseyait à la table de quelque métairie, ce n'était que pour y accepter un peu de pain. Personne ne s'étonnait de cette sobriété extrême, tant l'affectation lui était étrangère. On ne le plaignait pas non plus, car il semblait heureux et il l'était en effet.

Il avait beaucoup observé les mœurs et les habitudes des animaux. Rien n'était intéressant comme de lui entendre parler des loups et des renards, de leurs ruses de guerre et des mille expédients, auxquels ils sont forcés d'avoir recours pour vivre.

Il était avéré dans tout le pays qu'il était vraiment « meneu » de loups, non pas seulement pour promener et exhiber à l'occasion un pauvre loup galeux. Certains racontaient que, la nuit venue, il s'en allait dans les bois et, soufflant dans son sabot, en manière d'appeau, il en tirait des sons en tout semblables aux hurlements des loups; qu'au bout d'un moment des hurlements pareils lui répondaient au loin, venant de plusieurs directions et se rapprochant doucement autour de lui. Alors des ombres souvent nombreuses l'entouraient, et il s'en allait ainsi à travers la campagne, accompagné de trois ou quatre loups trottinant à quelques pas à ses côtés.

Cela était vrai et il fit une nuit assister mon père, pour qui il avait une grande amitié, à ce spectacle peu banal, lui en donnant l'explication suivante:

— Les loups que vous venez de voir, c'est moi qui les ai élevés. Leur mère a été tuée peu de jours après qu'elle eût mis bas. Ces petits seraient morts sans doute si je n'eusse pris soin d'eux, car ils n'avaient pas la grosseur d'un chat. Je leur ai porté quotidiennement leur pitance, tant et si bien qu'ils se sont habitués à moi, au point qu'étant devenus grands, ils n'ont cessé d'accourir aussitôt que je les appelle.

(Avec l'aimable autorisation des Editions Crépin-Leblond.)

M. VILLATTE DES PRUGNES